

NÎMES

Vue par les Académiciens



ACADÉMIE DE NÎMES

Sommaire

Préface : Nîmes vue par les Académiciens – Michel Belin

Marc Bernard, un romancier dans sa ville – Alain Artus

Nîmes, une capitale, mais de quoi ? – Robert Chalavet

Autour de Nemausa, Ballade dans la Nîmes céleste –
Jean-Michel Faidit

Coupons d'un texte nîmois – Claire Torreilles

La ville en folie – Jean-Michel Ott

Le serpent bleu ou la chenille bleue – Anny Herrmann-
Soulié

La Placette, un quartier de Nîmes – Francine Cabane

L'âme de la Placette – Bernard Simon

Académie et aficion – Daniel J. Valade

Sous le soleil noir – Hervé Pijac

10, Grand'rue – Guy Dugas

Jean Pourtal de Ladevèze, un poète oublié – Charles
Puech

Épilogue - Robert Chalavet

Liste des contributeurs

Ouvrage réalisé sous la direction de Robert Chalavet, Académicien honoraire, Bernard Simon, Académicien résidant et ancien président, Pierre Chillet, membre correspondant, constituant le groupe de travail ad hoc, mandaté par Michel Belin, président (2020-2021), Bernard Cavalier, président (2022) et Alain Aventurier, secrétaire perpétuel, avec le soutien de la Ville de Nîmes, du Conseil départemental du Gard et de la Société Haribo.

Préface

Nîmes, vue par les Académiciens

Michel Belin

Nîmes et son Académie, un couple aussi indéfectible que Nîmes et ses Arènes, Nîmes et sa Maison Carrée ou Nîmes et sa Tour Magne. Nîmes a une académie et ses membres n'ont jamais oublié qu'elle avait sans doute les monuments romains les mieux conservés au monde. Le premier regard qu'ils ont porté s'est naturellement dirigé vers ce témoignage du passé. Cela a-t-il suffi pour que l'Académie ne s'intéressât pas à l'autre Nîmes, au Nîmes industriel, à sa transformation au XIX^e siècle, à son architecture d'avant-garde d'aujourd'hui, à sa garrigue, ses mazets qui font son originalité ? Quand on parcourt les Mémoires de l'Académie, le recueil de ses travaux, on n'est pas totalement convaincu d'une intense observation de notre compagnie pour la capitale gardoise. Nîmes fut longtemps ignorée des Académiciens et il a fallu attendre le XXI^e siècle pour qu'enfin on analyse et répertorie notre patrimoine architectural et historique. L'origine de l'Académie explique sans doute pourquoi en dehors de la cité des Antonins, le regard de notre élite intellectuelle s'est détourné pendant longtemps du reste de la ville. Pourtant Nîmes n'a jamais été bien loin et si l'évolution du rôle de l'Académie au travers des siècles ne la rapprochait pas, elle demeurerait quelquefois présente. Ce n'était point un regard permanent mais des clins d'œil toujours bienveillants et pleins d'admiration.

À l'origine, un regard dirigé vers le passé

Louis XIV, constatant que se réunissait à Nîmes depuis plusieurs années « une compagnie de gens d'esprit et de savoir¹ », décide en août 1682 de donner existence légale à cette assemblée en lui conférant le titre d'Académie.

Dans les lettres patentes qui officialisent cette institution, le Roi soulignait que ces gens d'esprit s'appliquaient à l'étude de l'antiquité « dans les débris qui leur restent des ouvrages des Romains dont les fameux monuments attirent dans ladite ville les curieux de toutes parts ».

Dès sa création, l'Académie s'est donné pour sujet d'étude Nîmes, en tout cas ses monuments romains connus à Paris et bien au-delà. Aussi les *Mémoires* contiennent-ils à côté des rubriques comme l'agriculture, la physique, la médecine, les mathématiques, la philosophie, une rubrique intitulée « antiquités ». L'historien Jean Ménard nous apprend que des travaux académiques ont eu trait à l'amphithéâtre ou encore à la Maison Carrée dès le XVII^e siècle c'est-à-dire dès la naissance de l'Académie. On se félicite que l'intérieur de l'amphithéâtre ait été entièrement nettoyé et le pourtour de la Maison Carrée dégagé. Les monuments romains sont le domaine naturel de l'Académie de Nîmes. On rend compte également de découvertes effectuées à l'occasion de travaux importants comme par exemple le nouveau palais de justice. On fait bien évidemment état de plusieurs mosaïques trouvées çà et là (*Mémoires* des années 1806,1807et 1810).

Le deuxième objet des académiciens était « de joindre la pureté du langage français à la connaissance de l'ancienne

histoire » ce qui n'était pas pour déplaire au Roi soucieux à l'époque de voir s'étendre sur l'ensemble du territoire national l'usage de notre langue. Mais il est aisé de reconnaître que cet objet pourrait fort bien s'appliquer à n'importe quelle autre ville. Le Roi ne pouvait que se féliciter « que tant de beaux esprits prennent soin de faire fleurir les sciences et les arts qui sont les principaux instruments de la vertu et des marques de la célérité d'un État comme [la France] dans lequel les lettres ne sont pas moins en honneur que les armes ». Bernard Latzarus, président, déclarait dans son discours d'ouverture de la séance publique du 16 décembre 1938 : « ce qui donne à l'Académie de Nîmes son caractère particulier c'est qu'établie dans une ville romaine, elle se trouve de plain-pied avec l'Antiquité, dispensée par conséquent de chercher au dehors la matière et l'instrument de ses travaux... mais elle ne saurait s'enfermer dans l'archéologie. Elle doit répandre le bon et le bel usage de la langue française. Ses membres donneront l'exemple de la pureté et de la correction des termes et des tournures². » Quoi de mieux pour faire la synthèse entre la tradition représentée par la nécessité de sauvegarder le patrimoine du passé laissé par l'empereur Auguste et l'avenir symbolisé par la diffusion de la langue de Versailles que de s'exercer à la versification. Il était de bon ton d'user des vers pour sensibiliser les autorités à la nécessité de préserver notre patrimoine ancien. Un Académicien, H. Lacoste prononça, en 1806, une ode destinée à célébrer l'amphithéâtre romain, au Conseil général du Gard qui s'occupait alors du déblaiement des Arènes. Il s'agissait d'une manière élégante et tout académique d'exprimer son mécontentement et de protester contre l'attitude passive des autorités qui laissaient se dégrader ce monument.

« J'entends l'ombre de Nemausus :
Enfants ingrats, dit-il, chaque nouveau ravage

Est un affront pour moi, pour les arts un outrage
Pour vous, une honte de plus ³».

L'Académie était qualifiée à l'époque et même depuis sa création de « temple des muses ».

À côté de ces exercices littéraires, on trouve à la lecture du seul volume des Mémoires établi au XVIII^e siècle des textes que l'on peut qualifier de philosophiques comme « la nécessité de soumettre l'imagination à la raison », le « dérèglement de mœurs » ou encore « l'amour-propre ». Nîmes s'éloigne mais n'est jamais très loin.

De la nécessité d'être utile ou quand l'Académie se tourne vers les Nîmois

Nicot, alors secrétaire perpétuel, dans son compte rendu de l'activité de l'Académie en 1832 écrivait : « dans nos travaux auxquels nous avons imprimé une direction nouvelle, nous avons voulu que tout fût grave et digne comme nos temps, utile et vrai comme nos institutions ; car il ne suffit plus aujourd'hui de plaire à l'imagination, de flatter les oreilles ; il faut servir le pays ⁴ » ; un peu plus tard en 1854, il proclamera que « l'Académie du Gard ne sera point un ornement littéraire mais une utilité réelle ⁵ ». En 1850, Rivière, président, souligne que « l'Académie du Gard, émule fidèle et modeste de l'Académie française a compris depuis longtemps que le meilleur titre de gloire est celui d'être utile. Enfin en 1858, le président soulignera que « les sociétés savantes ne sont plus de nos jours de simples associations littéraires, comme était la nôtre à son origine ; elles ont un but d'utilité publique ». Le point d'orgue de cette évolution sera sans doute la publication du décret du 11 décembre 1871 conférant à notre compagnie le titre

d'établissement d'utilité publique. Concrètement, cette utilité se manifeste de plusieurs façons ; l'une des plus remarquables est l'instauration de cours publics et gratuits dispensés par certains académiciens en philosophie, littérature, botanique, astronomie et géologie. On peut citer encore l'instauration d'une école gratuite de dessin, financée par le Conseil général et l'État et initiée par l'Académie.

Les Académiciens se sont très vite interrogés sur leur utilité. Cette réflexion sur leur propre fonctionnement est intéressante et traverse plusieurs siècles à tel point qu'on peut raisonnablement penser que nos confrères avaient des doutes sur leur raison d'être. À quoi servons-nous ? L'Académie n'a jamais autant parlé que de l'académie. Mais le plus important, ce qui, finalement, pouvait la valoriser le plus, était son utilité concrète. Dans les *Mémoires* de 1806, un Académicien présente une expérience sur l'application des procédés désinfectants à « l'éducation » des vers à soie, le rédacteur détaille ces recherches et invite tous ceux qui élèvent des vers à soie - et ils étaient nombreux à l'époque - à les mettre en application. Si le succès couronne ce travail, le découvreur « jouira de la satisfaction bien douce d'avoir rendu service à ses concitoyens et l'Académie se glorifiera d'avoir la première apprécié et encouragé ses essais ⁶». Très vite l'Académie a d'ailleurs été perçue comme une institution référente sur le plan scientifique, presque une interlocutrice sinon déterminante du moins privilégiée des pouvoirs publics. Le préfet, en 1806, consulte ainsi l'Académie sur deux sujets d'un intérêt local et majeur : la création d'une pépinière qui produira autant d'utilité et d'économie au département que d'agrément et d'embellissement à la ville de Nîmes et les moyens de donner à la Société d'agriculture du Gard, l'activité qui peut la rendre utile. L'Académie était en quelque sorte un conseil des sages, une référence pour les décideurs. Elle était

également un laboratoire pour la conduite d'expériences. Bien évidemment l'Académie tirait bénéfice de ces rôles lesquels ne pouvaient que susciter bien plus d'intérêt sans doute que des dissertations purement abstraites. À cet égard, très rapidement, des prix ont été lancés sur des sujets d'actualité comme par exemple en 1806 un prix sur « Dans quels cas les défrichements sont-ils utiles, dans quels cas sont-ils nuisibles ? » mais aussi sur des thèmes déconnectés des préoccupations du moment, comme « le récit de la mort d'Henri IV en style épique », concours auquel participa un certain Guizot ou encore sur « les origines du félibrige, son influence au point de vue littéraire et philologique et son avenir »(1886/1887).

Cette utilité pratique, les Nîmois qui ont pu et su en profiter ont certainement compris, apprécié et mieux connu l'Académie dont l'utilité était également morale. En cherchant à propager le goût des lettres, l'étude des sciences et la culture des beaux-arts, l'Académie ambitionne d'être « une sorte de lumière morale pour éclairer les peuples »⁷. Il est sans doute vrai que tous les Nîmois ne pouvaient accéder à cette culture et que beaucoup devaient se sentir loin des ouvrages de l'Académie, encore que cette affirmation mérite d'être nuancée. Les conférences d'Auguste Pelet, célèbre archéologue et académicien étaient parait-il fort suivies par les Nîmois. Dans un autre domaine, les poèmes d'Antoine Bigot en patois local étaient loin d'être ignorés. Il n'est pas surprenant que ce dernier ait eu l'honneur d'une statue à son effigie dans les jardins de la Fontaine, inaugurée par Gaston Doumergue en personne.

Nîmes entre tradition et modernité

Jules Canonge, Académicien, dresse en 1839 un tableau de la campagne nîmoise et en profite pour admirer la transformation de la ville. « Sur les crêtes et les flancs de ces collines, sont parsemées de petites maisons rustiques, dont la forme la plus ordinaire est un carré long au toit plat portant une terrasse [...] la plupart sont blanches, aux volets verts [...] Fermées et vides pendant la semaine, [...] elles s'ouvrent avec fête, s'animent le dimanche et retentissent d'éclats joyeux ; car c'est là que l'industriel vient avec sa famille se délasser de son labeur citadin [...] écouter les rumeurs de la ville oisive et contempler [...] l'irrégulière architecture de l'ancien Nîmes remplacée chaque jour par des constructions modernes à la façade blanche, aux proportions gracieuses et la ceinture verdoyante de ces boulevards qui ont succédé à la terreur des remparts élevés par le Moyen Âge, à l'infection de leurs fosses. »⁸ Antoine Bigot ne pouvait pas ne pas décrire avec une certaine nostalgie ces mazets qu'il fréquentait avec son grand-père :

Au nord de ma ville natale
La garrigue aux abords poudreux
Dans sa verte maigreur s'étale
En arrosant ce sol pierreux
De sa sueur, un prolétaire
Quatre murs blancs en fit surgir
Du vieux mazet de mon grand-père
Je garde un bien doux souvenir

[...]

Le plat d'escargots, le dimanche,
Quand venaient les premiers raisins
Fumait là, sur la nappe blanche
Pour la famille et les voisins

[...]

Du vieux mazet de mon grand-père
Je garde un bien doux souvenir⁹

Sans ses mazets, Nîmes ne serait plus tout à fait Nîmes « tant ils sont la parure de notre garrigue et font partie intégrante de la vie nîmoise¹⁰ ». Les Académiciens l'ont bien senti et se sont attardés sur cette originalité. Monsieur Igolen, membre résidant écrivait en 1932 « pour tout bon Nîmois, le pauvre, le bourgeois comme l'ouvrier, avoir un mazet est le rêve de tous et aller au mazet, la suprême des distractions [...] le mazet engendre la joie et le bonheur [...] on y rit, on y chante, on y vit des heures tranquilles, agréables et heureuses ¹¹».

Mais Nîmes se transforme, le mazet du grand-père est démoli pour laisser la place au train ; les remparts disparaissent et avec eux les fossés fangeux, de larges boulevards forment une ceinture tout autour de la cité ; une belle place - l'Esplanade - élevée en terrasse vient d'être terminée. « Il est sans doute peu de villes de province qui, dans un si court espace de temps, aient reçu plus d'augmentations et surtout d'embellissements que ne l'a fait celle de Nîmes. »¹²

Ces travaux ne sont pas sans conséquence sur la préservation des monuments romains et certains projets font craindre le pire chez les Académiciens. Lorsque le théâtre situé face à la Maison Carrée, a été incendié en 1952, seules les colonnes restèrent intactes. Au milieu des années 1980 le maire de l'époque, Jean Bousquet, projeta d'édifier un monument dédié à la culture résolument moderne et ne conservant pas ces colonnes qui n'étaient pas romaines. Le président de l'Académie, le bâtonnier Marcel Fontaine dans son discours lors de la séance

publique du 03 février 1985 déclara : « quand se projette d'élever un monument devant ce temple dédié à l'empereur qu'est la Maison Carrée que le monde nous envie et qui est le plus beau temple romain qui ait échappé aux injures du temps, notre Académie a quelques raisons de se soucier de tout ce qui pourrait porter atteinte à la romanité de Nîmes là où précisément elle se révèle dans toute sa beauté. Cependant cette attention toute culturelle de notre part ne peut inciter notre Académie à s'immiscer dans la gestion municipale de nos édiles non seulement parce que l'esprit académique le lui interdit mais encore parce que les élus sont soumis à des nécessités de gestion qui s'imposent à eux et sur lesquelles ils ont la charge de faire des choix. Il est normal que notre Académie partage toutes les préoccupations que suscite le projet dont la maquette lui a été présentée [...] comment ne pas comprendre la nostalgie que suscite la perspective de la disparition de [la colonnade] chez tant de nos compatriotes, même quand elle s'exprime avec des élans passionnés ? Le sentimentalisme est toujours respectable car c'est l'âme des pierres qui parle et quand on les a toujours connues indissociables de la Cité, il semble qu'en les voyant disparaître c'est un peu de soi-même qui s'en va ! [...] C'est un projet d'une grande audace dans l'évolution de l'Art. Seule l'Histoire pourra juger s'il parvient à s'illustrer. Notre Académie ne peut que formuler le regret qu'il n'ait été édifié avec la pierre dans le cœur de Nîmes [...]. Souhaitons enfin qu'après avoir vu sacrifier à un destin culturel l'emplacement de notre ancien théâtre, nous puissions voir éclore dans le bâtiment de la Grand Rue où se trouve notre bibliothèque, une extension de notre musée archéologique pour que puissent y être exposés les trésors d'archéologie gallo-romaine que possède Nîmes, lui permettant de créer ce qui serait le plus documenté des Musées de France assorti de facultés de commentaires qui en ferait une vivante leçon de l'Histoire ¹³. » Cette position,

exprimée en séance publique, interroge sur le rôle d'une institution comme l'Académie. Elle ne peut certes pas décider à la place des élus mais elle peut donner son avis sur un projet architectural qui, à ses yeux, est susceptible de présenter un danger pour le plus célèbre de nos monuments romains car sa mission initiale est bien de protéger cet héritage ; elle peut même aller jusqu'à former des vœux pour la conservation des débris antiques en suggérant ce qui deviendra le Musée de la Romanité, musée à l'architecture résolument moderne face aux Arènes mais pour lequel l'Académie fut totalement ignorée et qu'elle ignore totalement ! On notera en tout cas les circonvolutions langagières, les prudences stylistiques avec lesquelles le représentant de l'Académie en séance publique et en présence du maire se permet sinon de critiquer du moins d'exprimer des réserves sur un projet architectural qui est loin de laisser indifférent.

Forte de ces leçons, une commission du patrimoine a été créée au sein de l'Académie qui entend par là souligner que, statutairement et en application d'une dévolution royale, la préservation d'une certaine architecture au sein de la commune était une de ses préoccupations majeures. Au XXI^e siècle, un diagnostic patrimonial a ainsi été entrepris sur les faubourgs de la ville. Les immeubles ont été classés en 4 rubriques : monuments historiques, monuments exceptionnels, remarquables et intéressants. Ce document de près de 700 pages a été remis aux instances communales sans qu'on puisse, depuis, dire s'il a été jugé d'une quelconque utilité. Il a, en tout cas, l'intérêt et le mérite d'exister.

Des cris d'amour

S'il n'est point nécessaire d'être Nîmois pour être Académicien ni même de résider à Nîmes, encore faut-il

avoir quelque attirance pour cette ville. Michel Jouve, président en 1912 consacra son discours public à la cité des Antonins. Il l'intitula « La beauté de Nîmes ». Tout au long de son exposé, l'auteur décrivit la ville, sa transformation et en même temps la mise en valeur de ses monuments anciens. L'Académie devait avoir comme objet de ses pensées « Nîmes avant tout ». Il insista sur cette mission « veiller à la protection de cette beauté est une des plus nobles charges de l'Académie¹⁴ ». Quant à Edgar Tailhades, c'est en sa qualité de président de l'Académie qu'il lance lors de la séance publique du 25 janvier 1970 un cri d'amour pour cette ville dont il fut maire pendant presque 20 ans. « Pourquoi [...] ne point dire [...] l'émotion toujours vive, profonde et pure que j'éprouve lorsqu'il m'est donné d'admirer Nîmes dans la souveraineté de sa gloire et la noblesse de son décor. [...] la vision de Nîmes me donne une leçon d'espérance et de vie, la lumière et la beauté sont toujours victorieuses des génies malfaisants et des puissances de destruction. [...] J'ai redit à Nîmes avec tendresse, l'hymne fervent que ne cesse de composer pour elle mon admiration, pour elle qui dans le chœur des cités françaises brillera toujours du plus grand éclat.¹⁵ » Jean Bosc est sans doute moins lyrique mais tout aussi admiratif pour la capitale gardoise, voyant en elle un témoin unique du passé : « Le voyageur, en arrivant à Nîmes, découvre la garrigue et ses mazets [...] ce paysage qui ne ressemble à nul autre en France [...] Mais elle demeure malgré tout une ville d'art et de rêve. Elle apparaît un peu comme un vaste musée où se conservent pieusement sous le ciel bleu qui les met en valeur, sous le chaud soleil qui en dore les vieilles pierres, les vénérables monuments qui attestent l'antiquité de sa noblesse. Et c'est sa grandeur et sa caractéristique nous semble-t-il de relier la France à Rome. »¹⁶

*

Les Académiciens se sont périodiquement interrogé sur leur rapport avec leur cité. Forts de leur mission première de sauvegarder les monuments romains, ils se sont d'abord attelés à cette tâche au point d'envisager un instant de siéger au sein même de la Maison Carrée. Mais très vite ils se sont détachés de leur ville mère, ils ont rompu le cordon ombilical pour un destin national et non plus seulement local. Leur préoccupation dépassa largement le territoire gardois et leurs études avaient vocation à intéresser bien au-delà des frontières languedociennes. L'Académie se voulait savante et elle l'était par le choix de ses études qui englobaient l'ensemble du champ culturel et des choses de l'esprit. Nîmes n'était pas pour autant oubliée ; savamment étudiée comme simplement regardée, parfois admirée elle est restée une des préoccupations des Académiciens. Nous avons la faiblesse de penser que son charme n'est pas étranger à cet intérêt qui ne s'est jamais démenti et qui reste toujours vivant.

1 - La formule est de Léon Ménard dans son *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes*

2 - *Mémoires* 1938 Bernard Latzarus, séance publique du 16-12-1938 « Louis XIV et l'Académie de Nîmes » p LXIV

3 - *Mémoires* 1807 H. Lacoste « l'amphithéâtre de Nîmes, ode » p 350

4 - *Mémoires* 1832 Nicot, secrétaire perpétuel, compte rendu des travaux à la séance publique du 7 juin 1832 p 9

5 - *Mémoires* 1854 Nicot, compte rendu des travaux de l'Académie en séance publique du 25 août 1854 p 18

6 - *Mémoires* de l'année 1806, notice des travaux de l'Académie, sciences physiques, p 9

7 - *Mémoires*, Jean-Baptiste Nicot 1842, 1843, 1844 p 15

8 - *Mémoires* 1839, Tableau de la campagne de Nîmes par Jules Canonge p 122, 123

9 - *Mémoires* 1864, 1865, le vieux mazet, Antoine Bigot p 450 à 457

10 - *Mémoires* 1931, 1932, la garrigue et les mazets nîmois par Monsieur Igolen p LII, LIII

11 - *Ibid.*

12 - *Mémoires* 1810, présentation du poème de Trélis sur les embellissements de Nîmes p 473 à 483

13 - *Mémoires*, Marcel Fontaine « Message culturel pour un urbanisme nîmois » 1984 p 49 à 56

14 - *Mémoires* de 1912, Michel Jouve, « la beauté de Nîmes » pV à XX

15 - *Mémoires* de 1968, 1969, 1970, Vision de Nîmes par le bâtonnier Edgar Tailhades p 60 à 63

16 - *Mémoires* 1922, 1923 « Nîmes » par Jean Bosc p 86 ; 88, 90

MARC BERNARD

Un romancier dans sa ville

Alain Artus

Dans la littérature, nous rencontrons des personnages souvent étrangers et pénétrons dans des lieux parfois lointains. Ce n'est donc pas sans émotion que nous y découvrons, tout à coup, notre ville, avec ses femmes et ses hommes que nous connaissons bien. On entre alors dans le livre avec curiosité et un peu d'attendrissement. C'est le sentiment que j'ai éprouvé – c'était en 1979 – à la lecture du roman d'un écrivain nîmois que je découvrais. Un récit écrit en 1940...



Marc Bernard enfant, quand il habitait dans les faubourgs de Nîmes. (Photo Cheminot, Boespflug et Cie / Paris, Coll. Ch. Liger)

Juillet 1940. Un écrivain résidant à Paris vient séjourner à Nîmes, ville où il est né le 6 septembre 1900. Son nom est Marc Bernard. Il vient y trouver un refuge, avec sa compagne Else Reichmann, une universitaire viennoise qu'il a rencontrée à Paris, à l'automne 1938, alors qu'elle fuyait son pays occupé par l'Allemagne. Il loue un petit appartement, au n° 3 de la rue Ranguel, près du boulevard Gambetta. « Dans les faubourgs industriels de Paris c'eût été un taudis, écrira-t-il, à Nîmes le soleil, le mistral et l'azur sauvaient tout. Rien de plus joli que la terrassette de

briques rouges d'où l'on voyait la garrigue, les greniers pavoisés de linge. Dans l'éclat de la lumière et le frémissement du vent, tout le paysage prenait une allure de guinguette.¹⁷ » Marc Bernard est en effet démuné de ressources.

Comme lui, de nombreux écrivains ont quitté Paris pour se réfugier dans la zone sud non occupée.

Dans l'immédiat, après le désarroi de la défaite, Nîmes semble reprendre vie. L'écrivain nîmois nous en donne une image : « Terrasses des cafés pleines, une excitation partout, un prodigieux pique-nique, un enchevêtrement affolant d'autos autour des Arènes, et le ciel d'un bleu à chanter dans les rues ; une atmosphère de vacances, de fausse sécurité ; la joie de gens qui ont traversé un champ de mines. Pour l'instant l'essentiel était d'être sauf, fût-ce dans une maison en ruines.¹⁸ » Marc Bernard commence donc ce séjour nîmois, avec sa compagne Else et sa fille Annie, dont il a la garde, dans des conditions matérielles difficiles : la désorganisation des médias et du domaine culturel, conséquence immédiate de l'Occupation, prive les hommes de plume des ressources que leur offre l'écriture (publication d'ouvrages, articles et chroniques de presse). Heureusement, dans cette situation d'indigence, la dame âgée qui lui loue le petit appartement ne sera pas trop exigeante sur le paiement du loyer et l'épicière du quartier, qui est une lectrice et admiratrice de ses livres, lui accordera un crédit illimité. Toutefois, même dans les situations les plus sombres, Marc Bernard sait rencontrer la lumière et le goût de la vie. Il lui suffit de remonter la rue Ranguel et d'entrer dans cette nature nîmoise sobre, arbustive et buissonnante qu'il aime : la garrigue. Il va souvent y passer l'après-midi pour trouver l'apaisement dont il a besoin :



Marc Bernard à 20 ans. Photo Portraits d'art/ Nîmes, Coll. Ch. Liger



Marc Bernard en 1934, année où il reçoit le prix Interallié pour son roman "Anny". Photo R. Parry, Coll. J. Paulhan.



Portrait de Marc Bernard par Jean Mestre.

« Les collines avaient une lumière plus fraîche que celle qui sépara pour la première fois le jour d'avec la nuit ; les cyprès ployaient dans le vent avec une grâce que je ne leur avais jamais connue. La liberté était partout, dans la source et le vent, sur la route et dans l'hermas¹⁹ où, à l'abri d'une murette, nous nous reposions au cagnard, tandis que des nuages blancs passaient tout près de nous, emportés dans un ciel immense et bleu. [] le paysage qui descendait vers la plaine, avec sa végétation serrée de chênes verts, guère plus hauts que des broussailles et que dominaient çà et là la cime arrondie d'un pin ou la pointe dure d'un cyprès, et ce grand vide au-dessus de nous, et la blancheur des carrières, tout cela nous était donné une fois encore et dans une pureté de création du monde.²⁰ »

Marc Bernard aime cette garrigue nîmoise et les plaisirs simples qu'elle offre, un moment d'indolence sous la treille d'un mazet, le parfum d'une glycine ou des plantes aromatiques, le friselis des frondaisons sous la caresse d'un léger mistral. Juste avant le début de la guerre, son dernier roman *Les Exilés*, publié en mai 1939, se situait d'ailleurs dans cette nature. Ces «exilés», c'était un peu sa propre histoire, mais surtout celle de jeunes artistes, élèves des Beaux-Arts de Nîmes, «montés» à Paris pour y trouver le succès. S'il avait, lui, réussi à accéder à une notoriété dans le domaine littéraire, bien d'autres, peintres ou sculpteurs, avaient échoué et étaient revenus à Nîmes, désenchantés et amers. Il en est ainsi du personnage central des *Exilés*, un peintre, William, qui revient poursuivre une existence blessée dans un mazet de Nîmes. Son échec qui s'inscrit dans sa nostalgie du climat enchanteur du Paris artistique des « Années folles », le conduit à la destruction de toutes ses œuvres et à la mort.

Le roman, qui se déroule sur les collines nîmoises, permet à Marc Bernard d'exprimer des saisissements de beauté